

FEUGEAS

Nelson

Melody

Partie 10

TURFU LES EDITIONS

Chapitre 19 : Comme une poupée qui perdait l'équilibre

J'ai toujours aimé les mois de juin. Tout d'abord parce qu'il y fait généralement chaud, mais aussi parce qu'il est synonyme de fin des cours prochaine. Cette année-là, le 6ème mois de l'année fut différent des autres. Les épreuves de français du Baccalauréat constituaient les premières épreuves que tout élève français devait passer et je crois qu'aucun d'entre nous ne savait concrètement de quoi il s'agissait. Nous avions beau avoir fait des bac « blancs » et autres simulations d'examens durant notre cursus scolaire, rien ne nous préparait à cette montée progressive de pression et de peur de l'échec.

C'est dans cet état de tension interne qu'Alessio me largua du jour en lendemain et – comble de l'élégance et de la galanterie – par un message stéréotypé où il m'expliquait que les choses n'étaient plus pareilles, que j'avais changé depuis notre incartade des précédentes vacances etc. Bien entendu, je pleurais. J'essayais de le faire changer d'avis, de lui faire comprendre qu'il ne pouvait pas, que non je n'avais pas changé, que j'allais bientôt être prête à le faire avec lui. Mais les garçons qui quittent les filles dont ils ne sont pas réellement amoureux le font généralement avec une rigueur dépassionnée qui ne laisse entrouverte aucune porte sur un quelconque changement de direction. Et lorsque je dis qu'il ne changea pas de direction, je ne fais, bien évidemment, pas référence à l'énergie qu'il investit durant les jours suivants pour ne pas me croiser au lycée.

Je le harcelais de messages auxquels il prenait parfois le temps de répondre, parfois non. Je passais de la colère à la tristesse avant de finalement me sentir vide et inutile. J'aurais mieux fait d'être comme Lila à pouvoir jongler d'un garçon à un autre sans souffrir d'une quelconque

forme de déception. J'avais l'impression d'être la seule fautive de cette séparation alors que je n'en avais absolument pas été à l'initiative. Peut-être par manque d'expérience, peut être par manque de confiance en moi. Ce que j'ai toujours trouvé le plus dur dans une séparation, c'est de se dire que certaines situations de proximité avec une personne ne se reproduiront peut-être plus et là je ne pouvais m'imaginer ne plus jamais l'embrasser sans immédiatement fondre en mélancolie.

Personne chez moi ne remarqua ma tristesse. Il faut dire que je la dissimulais assez bien, aidée – comme vous le savez – par le peu de temps passé avec les membres de ma famille. Nelson Melody fut le seul à remarquer quelque chose. Il me demanda plus régulièrement que d'habitude comment j'allais et me signifia que j'avais « une petite mine » ces derniers temps. J'avais beau avoir perdu l'appétit, il fut le seul dont j'acceptais de la nourriture lorsqu'il prit la peine de me préparer un chocolat chaud et des tartines de pain grillé au beurre. C'était vraisemblablement sa façon à lui de me soutenir sans avoir à m'interroger sur les raisons de mon mal-être.

Quelques jours après cette séparation, Lila m'envoya un message pour me dire qu'elle avait appris pour Alessio et moi et que si j'avais besoin, elle était là pour moi. Je trouvais l'attention gentille mais je n'avais absolument pas envie d'en parler avec elle. Je savais exactement ce qu'elle allait me dire. Elle commencerait par m'écouter puis par me dire que ce n'était pas un garçon pour moi etc. En somme, un enchaînement de phrases et de réflexions toutes faites et je n'avais pas la tête à écouter ça pour le moment. Ma réconciliation avec Lila attendrait encore un peu.

À ce stress pré-examen et cette séparation non voulue vint s'ajouter autre chose que je sentais venir sans jamais être parvenue à me convaincre pleinement de sa possibilité. Nelson Melody m'avait un jour parlé d'une vieille croyance populaire comme quoi les vendredi 13 seraient des jours

de grands malheurs et ce que l'on m'annonça ce vendredi 13 juin 2064, me fit stupidement me poser la question de sa potentielle véracité.

En arrivant chez moi ce soir-là, je trouvais mon père assis devant la porte.

« Tiens, je t'attendais !

- Ah bon pourquoi ?

- Comment ça se fait que tu rentres si tard après la fin de tes cours ?

- Je révisais avec Lila, mentis-je.

- Ah d'accord. Bon, ça te dit qu'on aille faire une balade en voiture tous les deux ?

- Non, mais pour quoi faire ?

- Comme ça, juste pour passer du temps ensemble. »

Il avait forcément quelque chose à me dire et il le dissimulait très mal malgré son habituelle apparence de détente. Je me pris au jeu en lui laissant entendre que je croyais en son argumentation. En fait, la seule chose qui m'animait alors était de savoir jusqu'où le lapin allait bien pouvoir me faire descendre. Je ne me souvenais pas de la dernière promenade que j'avais pu faire avec mon père et pourtant j'avais la conviction d'en avoir déjà fait une, conviction renforcée par le sentiment de déjà-vu qui me hantait tout au long du trajet. Ou peut-être était-ce un vieux rêve prémonitoire, qui sait ? Mon père ne décrocha pas un mot durant tout le temps où il conduisit, comme s'il ne savait pas quoi dire ou par quoi commencer. Peut-être jugeait-il simplement que le moment de me dire ce qu'il avait à me dire n'était pas arrivé.

Nous prîmes la direction de Chasseneuil, passant par Ensoulesse et tous ses magasins. Je repensais alors à cette ferme dont m'avait un jour parlé Nelson Melody. Comment était-il possible que cette terre goudronnée et bétonnée ait pu un jour accueillir des champs, une ferme et des animaux ? À cet instant, je pris la mesure du fait que le temps qui passe et ce que les hommes en font n'est pas nécessairement le plus esthétique qui soit. Même

si l'humanité était enfin parvenue à une forme d'équilibre écologique, permettant la survie des espèces peuplant le monde et l'arrêt de l'accélération du réchauffement climatique, il n'en demeurerait pas moins la présence de cette pollution visuelle, comme un masque synthétique recouvrant un beau visage naturel.

Quittant Ensoulesse, nous bifurquâmes finalement en direction de Saint-Georges-les-Baillargeaux et nous arrê tâmes sur un des gigantesques parkings attenants aux grandes enseignes de literie. Hormis quelques voitures garées au loin, nous étions un jour où presque personne n'avait – semble-t-il – envie ou besoin de changer d'oreillers ou de matelas. Mon père stoppa le moteur et se redressa dans son siège. Il prit alors une grande inspiration – prélude inévitable aux annonces importantes – et tourna son visage vers moi. Je le sentis sans pour autant détourner mon regard de ce qui venait s'étaler devant moi au travers du pare-brise et qui devait être, fut un temps, un bel horizon.

« Tu vas bien Andréa ?

- Oui et toi ?

- Oui je vais bien. Comment ça se passe les cours ? »

En deux questions il était déjà parvenu à me faire sortir de mes gonds. J'avais l'impression d'avoir en face de moi une de ces personnes qui, ne sachant quoi dire, meublent la discussion en alignant des questions toutes faites et dont ils se fichent éperdument des réponses. S'il voulait me dire quelque chose, il allait devoir éviter de passer par quatre chemins.

« Bon si tu as quelque chose à me dire, tu n'es pas obligé de mettre autant de formes.

- Pardon ?

- Oui tu as bien entendu, je ne suis pas bête. J'imagine bien que pour que tu te donnes la peine de prendre du temps pour parler avec moi c'est que tu as quelque chose d'important à me dire », lui lançais-je en fixant finalement

mon regard dans le sien.

Il semblait désarçonné, comme s'il s'attendait à ce que je rentre dans son petit jeu de discussion père-fille sans me rendre compte que la finalité de cet échange était tout autre que le simple plaisir de partager quelque chose ensemble. Il finit cependant par revenir assez rapidement à l'air serein qui ne le quittait habituellement jamais, avant de reprendre la parole d'une de ses voix les plus calmes.

« Bon, tu as raison, tu as l'âge pour comprendre ces choses, surtout qu'elles sont devenues communes aujourd'hui. Ta mère et moi, nous nous séparons. - Quoi ? »

Étrangement et malgré tous les signes avant-coureurs dont avaient pu me gratifier mes parents, jamais je n'aurais imaginé un tel dénouement, du moins si rapide, si brusque.

« Ta mère et moi divorçons.

- Mais pourquoi ?

- Plein de choses, mais cela ne te regarde pas vraiment, il s'agit de notre histoire.

- Pardon ? Votre histoire ? Parce que je n'en fais pas partie de cette histoire ? Parce que Flavien n'en fait pas partie non plus ?

- Andréa, tu es en train de t'énerver pour quelque chose de mineur. Regarde, presque toutes les familles d'aujourd'hui sont des familles séparées ou recomposées, ce n'est pas si dramatique. »

J'allais sombrer dans une quasi-hystérie mais tentais de rester le plus mesuré possible dans mes intonations de voix.

« Justement c'est là que je vois tout ce qui nous sépare, papa ! Comme si le fait que tout le monde fasse de telle ou telle manière servait à justifier un comportement !

- Mais...

- Laisse-moi finir ! Vous ne partagez rien avec nous, maman et toi, à part quelques repas lorsque vous n'avez rien d'autre à faire et la maison dans laquelle nous vivons. Cela fait des années que nous vivons au milieu de toutes ces familles recomposées dont tu parles mais comme une famille décomposée ! Vous semblez incapable de vous en rendre compte et là, tu m'annonces comme ça sur un parking désert de magasin de literie que maman et toi mettez fin à tout ça sans aucune forme de justification ? À deux semaines de mes premières épreuves du Bac ?

- Andréa, je crois vraiment que tu exagères. Ce n'est qu'un passage, d'ici un an tu auras même sans doute oublié toute ta colère. Et puis tu n'es vraiment pas juste lorsque tu nous reproches de ne rien partager avec ton frère et toi. Vous n'avez jamais manqué de rien depuis votre naissance et...

- Ah mais ça c'est sûr que niveau matériel, on n'a jamais manqué de rien. Mais humainement... Regarde, on ne se connaît même pas vraiment, je ne sais rien de ton passé, je ne connais même pas mes grands-parents, s'ils sont vivants ou morts...

- Des grands-parents ?

- Oui tu sais, tes parents, ceux dont tu es issu !

- Mais pourquoi vouloir savoir qui ils sont ?

- Mais parce qu'ils sont de ma famille !

- Oui enfin éloignée. Je ne vois vraiment pas l'intérêt pour toi de connaître des personnes qui ne se sont jamais souciées de toi et qui plus est, ont une conception du monde un peu dépassée.

- Et pourquoi leur conception du monde serait moins bonne que la nôtre ?

- Mais enfin Andréa, c'est ainsi que va le monde. Il appartient à ceux qui ont le plus de temps devant eux pour l'animer, pas à ceux qui ont fait leur temps. »

Je comprenais maintenant. Les grands-parents, comme les livres et

autres CD avaient été relégués dans la catégorie des choses dépassées et inintéressantes. Comme si le temps faisait irrémédiablement perdre de la valeur aux choses, vivantes ou non, et leur retirait leur essence et leur intérêt. Je n'obtiendrais rien de plus de mon père. Il demeurerait bien trop un homme de son temps, de ceux qui plus tard préféreront aller vivre dans ces gigantesques cités résidentielles du cœur de la France où ne s'amassent que des personnes retraitées venues y mourir dans la plus grande discrétion. Véritables assemblages d'habitations aux visées de purgatoire et qui accueillait alors la disparition des personnes jugées dépassées de par le nombre d'années qu'elles avaient vécu et sans que cela ne chagrine qui que ce soit d'autre que ceux qui y vivaient.

« Et quand le divorce sera-t-il prononcé ?

- Demain. Nous avons rendez-vous avec le juge pour signer le papier à 9h30.

Ta mère garde la maison, je garde la voiture et d'autres objets par-ci par-là.

- C'est du rapide.

- Comme tous les divorces aujourd'hui Andréa.

- Et Flavien est au courant ?

- Ta mère est en train de le mettre au courant.

- Je vois...

- Il y a quelque chose qui ne va pas ?

- Non, je veux seulement que tu me ramènes à la maison ».

Mon père ralluma la voiture et me ramena à la maison sans demander son reste. Sur le trajet, je ne pus penser à autre chose qu'à ce monde bancal qui s'écroulait alors sous mes pieds, celui où ma famille constituait une base, un socle sur lequel m'appuyer et ceci en dépit du vide qu'elle contenait. Mon père n'allait plus vivre avec nous et j'avais l'impression qu'il ne s'en souciait pas spécialement. C'est là que je réalisais que le fait d'avoir une famille qui n'était pas recomposée mais constituée d'un seul bloc était

une chose dont j'étais fière, peut-être la seule d'ailleurs, chez mes parents.

Mon frère et ma mère étaient à la maison. Ma mère, lorsqu'elle nous entendit rentrer, alla se réfugier dans sa chambre comme pour esquiver le sujet du divorce avec moi. Mon frère lui, pleurait à chaudes larmes dans le canapé. Alors que je retirais mes chaussures, il se leva d'un bond et prit la direction de sa chambre, dont il claqua la porte en y pénétrant.

J'allais toquer à la porte de mon frère mais je n'obtins que le silence en guise de réponse. Je n'aimais pas le voir comme ça, même s'il s'agissait du roi des merdeux. Comprenant qu'il n'avait pas envie de parler avec qui que ce soit, j'allais prendre ma douche avant de rejoindre ma chambre. Là, affalée sur mon lit, je mesurais à quel point mon monde semblait se déliter. Ma famille n'existerait plus demain, le premier garçon que je n'avais jamais aimé m'avait quitté, mes examens s'approchaient et – cerise sur le gâteau – je ne savais pas comment poursuivre l'histoire que j'écrivais jour après jour chez Nelson Melody. J'aurais aimé m'endormir et me réveiller l'année suivante, lorsque les choses autour de moi auraient peut-être repris un peu d'intérêt.

Sans logique apparente pour moi à cette époque, me prit l'envie de parler à Lila. J'avais sûrement besoin de quelqu'un avec qui discuter, quelqu'un de mon âge et qui pouvait comprendre les enjeux de mes tracas. Cela excluait Nelson Melody à double-titre. Je n'avais pas encore répondu au message de Lila et j'entrepris alors de le faire. Elle ne me donna pas de réponse ce soir-là. Peut-être dormait-elle ? Cela ne me préoccupa pas plus que cela. Je restais seule dans ma chambre à penser tandis que le soleil se couchait. Tant pis si je n'avais personne à qui parler.

Il devait être 23h15 lorsque quelqu'un vint frapper à la porte de ma chambre. Je répondis d'entrer à ce visiteur du soir mais la porte demeura close. Encore quelque peu endormie, je me levais tout de même et allais

ouvrir pour voir de qui il pouvait bien s'agir. Je vis alors la porte de la chambre de mon frère se refermer et laisser le couloir sans vie. À mes pieds se trouvait un masque de Guy Fawkes, de ceux que porte le personnage principal de « V pour Vendetta ». En le ramassant et constatant que mon conseil avait vraisemblablement porté ses fruits, je souris pour la première et seule fois de la soirée.

Chapitre 20 : La Goule

Lila me répondit le lendemain. Nous décidâmes alors de nous voir chez moi durant l'après-midi. Ce fut l'occasion pour moi de déballer tout ce que j'avais à évacuer et – le comprenant – Lila ne m'interrompit à aucun moment. Tout y passa, de mon histoire avec Alessio à la déliquescence de ma famille, mais aussi mes visites régulières à Nelson Melody. Finalement, mes sanglots me rattrapèrent et je finis par pleurer à chaudes larmes. Elle me prit alors dans ses bras et se mit à son tour à pleurer et à s'excuser « si elle avait fait des erreurs ».

Une fois calmée, ses questions s'orientèrent tout de suite vers Nelson Melody. C'était tout naturel et je pris le parti de ne plus rien lui cacher à son sujet. Quand sa soif de curiosité sur le sujet fut rassasiée, je fus étonnée qu'elle ne me demande pas à le rencontrer. Il s'agissait d'une émotion tellement visible que Lila finit par me demander ce qui semblait m'étonner et, après lui avoir donné mes raisons, elle finit par me répondre que cet homme et sa maison étaient mon jardin secret et non pas le sien. Je ne sais pas encore aujourd'hui si elle le pensait réellement ou si elle avait simplement peur du personnage.

Puis ce fut à son tour de me raconter ses derniers mois et ils n'étaient pas spécialement reluisants non plus. Sa mère avec laquelle elle vivait avait encore déménagé à l'autre bout de la France pour aller vivre avec une autre femme dont elle s'était amourachée. Cette fois-ci, Lila avait refusé de la suivre et elle était finalement restée vivre en internat au lycée. En quelques semaines, elle était devenue quasi-orpheline avec une mère partie au loin et une autre qu'elle n'avait connu que 2 ans avant que celle-ci ne finisse par rejeter toute possibilité de contact avec sa fille. Je trouvais tout ceci horrible, et cela me faisait relativiser quelque peu ma situation. Je

m'excusais aussi de toutes mes erreurs. C'était rapide mais nous avions retrouvé chacune une amie, comme si l'évidence du ridicule de nos disputes venait de nous sauter aux yeux.

Ce fut quelques jours plus tard qu'elle finit par me parler de cette soirée organisée dans une vieille boîte de nuit de Poitiers « La Goule ». Comme chaque année à une semaine des examens du Bac se déroulait une soirée « Gratuite pour les futurs bacheliers » – presque devenue une tradition – où les élèves des différents lycées de la ville se retrouvaient pour faire la fête. J'en avais déjà entendu parler mais je ne m'étais jamais imaginée y participer. Tout d'abord, je n'étais pas le genre de fille à se sentir bien en soirée (du moins à ce moment-là de ma vie), et je ne buvais pas d'alcool dont le goût me rebutait au possible. J'expliquais à Lila que cette soirée ne m'intéressait pas.

Mais celle-ci savait être harcelante au point de ne pas vous laisser le choix de la réponse à lui donner. Je finis par céder. Cette entêtée avait déjà tout prévu. Nous nous rejoindrions avec d'autres filles que connaissait Lila, chez une amie commune qui n'habitait pas loin de la boîte afin de boire un peu avant et nous y retournerions après la soirée pour y dormir. Je ne savais vraiment pas ce que je venais chercher dans tout cela mais j'étais rassurée qu'il y ait un point de chute où me réfugier si la soirée ne me convenait pas.

Durant la semaine de cours qui nous séparait de cet événement, je vis très peu Nelson Melody. Lorsque j'allais chez lui, il était affairé à ses écrits et lorsqu'il finissait par remarquer ma présence, il me suggérait de reprendre l'écriture de mon histoire. Je répondais par la négative à chaque fois, je n'avais pas la tête à cela. Malgré le fait que « La jeune fille aux yeux rouges » ait prit forme bien au-delà de ce que j'aurais pu imaginer en commençant et malgré l'absence de manque d'inspiration chez moi, je n'y arrivais définitivement pas. L'idée même de m'asseoir sur cette vieille

chaise en bois une nouvelle fois pour y écrire me rebutait. Comme si un blocage s'était installé entre mon histoire et moi. Nelson ne m'en tint pas rigueur et reprenait ses écrits. Je passais alors mes bouts de soirée chez lui à caresser Râ et parler avec Lila et Alessio sur mon portable. Pour la première fois je me dis que je venais chez Nelson Melody uniquement par principe et non pas par plaisir. Comme ces habitudes que l'on répète à en oublier l'intérêt que l'on avait au départ à les exécuter.

Puis vint le samedi et la soirée. Nous étions allés nous acheter des vêtements avec Lila durant l'après-midi et au vu des photos qui restent de ce moment, je crois que je n'ai jamais été aussi belle de toute ma vie qu'avec la robe et le maquillage que je portais ce soir-là. Au-delà des artifices et malgré les soubresauts que je connaissais à ce moment-là de ma vie, j'avais aussi dans le regard quelque chose que toute personne d'un certain âge rêverait de retrouver. Ce regard en même temps incertain et pourtant bourré de cet espoir qu'ont tous les adolescents et qui semble narguer le temps qui passe, un regard où prend place la conviction que si le présent n'est pas à la hauteur, le futur est une possibilité de meilleur.

Arrivée chez l'amie de Lila, toutes se mirent à boire, à mon exception seule. Vous auriez dû les voir, ces filles au comportement débridé, aux excès de maquillages, aux coiffures lisses et aux tenues affriolantes, se remplirent de liqueurs diverses et variées comme pour combler le vide caractéristique de leur existence. J'étais seule et isolée. Je constatais toutes les différences qu'il pouvait y avoir entre elles et moi. Une blonde au rouge à lèvres vert vint m'aborder et, de son haleine aux relents d'alcools de fond de tiroir, tenta de me convaincre de boire un verre. Je refusais poliment mais elle insista durant toute la soirée, jusqu'au moment où elle finit par vomir au milieu du salon. Ses amies, elles aussi complètement saoules, allèrent la coucher tandis que la propriétaire des lieux tentait de passer

correctement la serpillière en râlant.

Il était 1h30 du matin lorsque les filles décidèrent de se rendre à la boîte. Je n'avais pas envie d'y aller mais Lila, sentant poindre mon idée de désistement, vint alors me parler d'une manière bien articulée et étonnamment cohérente au vu de la quantité de whisky qu'elle venait d'avalier. Elle insista en précisant que nous avions convenu de passer la soirée ensemble puis ajouta qu'elle savait que je n'avais pas spécialement la tête à faire la fête mais qu'il fallait que je me fasse un peu violence, que je n'avais pas le droit de la lâcher maintenant, que ça lui faisait plaisir que l'on se soit retrouvées etc, etc. Jouant sur la corde sensible, je ne pus que renoncer à rester dormir chez son amie et finis par m'engager avec elle en direction de la Goule.

La queue était impressionnante, vaste amas en ligne droite d'adolescents habillés de manière quasi-similaire que cela soit dans les formes ou dans les couleurs. Apparemment, les épaulettes et le vert foncé étaient de la dernière tendance. Seuls se détachaient du rang – mais aussi d'un point de vue stylistique – les videurs, habillés néanmoins comme 90% des videurs de boîte de nuit avec un long manteau noir. Avec leur crâne rasé et leur regard sévère, ils semblaient vouloir incarner une forme d'autorité qui n'existait plus ailleurs. En effet, dans la société équilibrée en presque tous points de 2064, il n'y avait plus vraiment besoin de se faire craindre. Même la grande majorité des policiers n'avaient plus d'arme à feu lors de leur service et se contentaient d'une matraque dont ils ne se servaient qu'exceptionnellement.

L'attente dura une demi-heure et ne fut pas désagréable. Il faisait bon et il régnait dans la file une bonne ambiance. Lila commença à faire la pitre pour se faire remarquer d'un groupe de garçons juste devant nous et lorsqu'elle y parvint, les autres filles s'y engouffrèrent. Je restais en retrait

et regardais le flot de jeunes dont nous faisons partie pénétrer dans ce bâtiment dont je ne voyais toujours pas la porte. Le bruit des musiques commerciales se faisait entendre au loin comme un bourdonnement sourd et moi je prenais le temps de regarder le ciel où l'absence de nuages laissait la possibilité de contempler les étoiles briller. Je pensais à cette jeune fille que rencontre le personnage principal de *Fahrenheit 451* et qui contrairement aux autres gens, prends le temps durant la nuit de contempler le ciel en marchant et de regarder le soleil se lever. Je me sentais, un peu comme elle, à la fois partie intégrante du groupe et pourtant à part dans mes centres d'intérêts. Comme présente et absente à la fois.

Arrivées devant la porte, je ne pus que constater qu'il s'agissait d'une boîte de nuit bien différente de celle que j'avais pu voir dans les films. Il ne s'agissait pas d'un de ces simili-entrepôts bordés de vastes parkings. Non là, nous étions en face d'un vieux bâtiment, paraissant encore plus vieux que la maison de Nelson Melody. Nous immobilisant, le videur nous scruta alors de haut en bas avant de demander si nous venions pour la soirée « pré-bac » et si oui, de quel établissement nous venions. Chacun notre tour nous répondîmes à sa question et, visiblement satisfait, il finit par ouvrir la porte et nous laissa entrer sans la moindre question supplémentaire.

Une fois à l'intérieur du bâtiment, j'eus la même sensation que lorsque je pénétrais les premières fois chez Nelson. Cette sensation de remonter le temps ou de pénétrer littéralement dans une vieille photo. Tout semblait dépassé, des murs au plafond, en passant par le look des employés aux caisses et au vestiaire. Une fille de notre groupe lâcha alors « Vivement qu'ils rénovent complètement ce boui-boui, on se croirait en pleine crise financière ! ». La remarque me fit rire malgré la sensation contraire qui m'animait à la vue de cette entrée de boîte de nuit.

Après avoir payé nos entrées, nous avançâmes jusqu'à ce qui était la

salle principale, là où des enceintes gigantesques crachaient leurs sons commerciaux sur des mouvements de néons synchronisés et de projections de fumées aléatoires. Sur la piste centrale, tout le monde dansait, sans se poser de questions. Certains couples s'embrassaient en se frottant l'un à l'autre, tout ici n'était qu'exultation des corps et des désirs. Proches du bar, certains buvaient de grands mélanges alcoolisés en rigolant de manière exagérée. C'est là que je finis par voir Matthias.

Il était adossé au bar, tenant dans sa main droite un verre rempli d'un liquide de couleur jaune. Il discutait avec une fille, une jolie jeune fille d'ailleurs, mais qui gâchait cela avec un excès de vulgarité dans sa manière de s'habiller et dans ses cheveux coiffés avec extravagance. Cela ne semblait pas rebuter Matthias qui discutait avec elle et la faisait rire. Il était clairement et visiblement en train de la draguer et sans que je ne m'y attende d'aucune manière, j'éprouvais de la jalousie pour cette fille. Je n'avais pourtant jamais ressenti la moindre forme d'attraction pour Matthias, et notre dispute de la dernière fois avait, pensais-je alors, définitivement enterré chez moi toute forme d'intérêt pour ce garçon.

Et pourtant, j'en étais là à cet instant, à contempler cette scène, sans en comprendre les codes ou les sources et à en avoir peur de l'issue. C'est là que je compris, recensant tout ce que je jugeais comme un défaut chez cette fille, que c'était justement ces derniers qui avaient empêché toute forme d'inhibition chez Matthias. Je me rappelais notre incartade et ce qu'il me dit ce jour-là. Que sa timidité n'était dû qu'à « l'admiration » qu'il avait pour moi. Involontairement alors je me mis à regretter de ne pas être comme cette fille, naturelle dans ma vulgarité. J'en eus tellement honte que je décidais de partir sur le champ de cette boîte de nuit. Il y avait sûrement un peu de tristesse et d'amertume en moi, comme si ma personnalité et mes principes étaient une prison m'empêchant d'accéder aux bonheurs communs

des gens de mon âge.

C'est dans cet état perturbé que – traversant le couloir menant à l'entrée de la boîte de nuit – je tombais nez-à-nez avec Alessio. Il était visiblement saoul et mit quelques instants avant de me reconnaître. Comme toute personne désinhibée par l'alcool circulant dans son sang, il eut alors une réaction disproportionnée.

« Ooooooooooh ! Andréa ! Comment vas-tu ? Ça me fait tellement plaisir de te voir ! »

Il me prit alors dans ses bras et sous l'effet de la surprise je n'essayais pas de m'en détacher. Ceci malgré l'odeur qui émanait de lui, mélange de relents d'alcools, de déodorant et autres parfums pour hommes. Cocktail abrasif pour mes narines. Lorsqu'il eut fini, il me saisit le bras et me dit : « Viens ! Je te paye un verre ». Je résistais un peu, ne suivant pas le mouvement qu'il souhaitait m'imposer en direction de la grande salle. Mais c'est à cet instant que, à travers la petite ouverture menant à la grande salle, je vis Matthias en train d'embrasser à pleine bouche cette fille que je jalousais quelques instants plus tôt.

Je me laissais alors emporter sans trop savoir pourquoi. Peut-être avais-je envie ce soir-là, d'essayer d'être quelqu'un d'autre ? Peut-être étais-je déçue de tous les choix m'ayant amenée à soudainement regretter cette histoire qui n'aurait probablement jamais lieu entre Matthias et moi ? Peut-être tout simplement un peu des deux, le tout saupoudré d'une fine couche de fatigue morale générale due aux derniers rebondissements ayant eu cours dans ma vie. Alessio m'amena au bar, mais assez loin pour que je ne vois plus Matthias et la fille. Les amis d'Alessio, après avoir pris leur consommation au bar, partirent dans différentes directions, nous laissant seuls.

Il me demanda ce que je voulais boire et je répondis que je prendrais la même chose que lui. Ce fut donc vodka-lemon pour les deux. Je me mis

à boire mon verre avec dégoût. Alessio se mit à me parler, comme toujours, de tout et de rien. Tout y passa, des révisions à ses matchs de volley, des professeurs qu'il n'appréciait pas à la pression qu'il avait pour son bac. Pendant ce temps-là, l'alcool commençait à faire effet en moi. Un sentiment d'euphorie chassait alors tous les soucis et autres inquiétudes ou questionnement que je sentais peser habituellement sur mes épaules. Je me mis par moment à interrompre le monologue d'Alessio pour dire quelque chose qui me paraissait sur le moment, nécessaire de dire, comme si cela était essentiel. J'avais confiance en moi et cette confiance en devenait grisante.

Je ne protestais même pas quand Alessio me fit servir un nouveau verre. Plus rien ne me dérangeait, même l'ambiance générale qui initialement ne me convenait pas, me paraissait maintenant géniale et parfaitement appropriée à mes émotions du moment. Alessio commença alors à parler de nous, à dire qu'il regrettait, qu'il avait fait une bêtise, qu'il était encore amoureux de moi. Sans me poser de question, je l'embrassais et partis danser sur la piste, mon verre à la main.

La suite, il ne m'en restera que quelques souvenirs vagues et imprécis. Comme des flashes de mémoires, des images marquantes, de celles qui se fixent et s'impriment dans notre cerveau par le biais de notre nerf optique. Je revois Matthias partir avec cette fille et ne plus revenir, Lila danser entre deux garçons, Alessio parler avec une autre fille et moi venir vers lui pour l'embrasser, les néons qui m'éblouissent par intermittence, Alessio qui danse contre moi, Lila qui vient me dire quelque chose dans le creux de l'oreille mais que je renvoie balader, la fumée qui m'empêche de respirer, Alessio qui me dit qu'il a envie de moi, mon verre que je laisse tomber par terre et puis plus rien, le néant.

Je n'ai, encore aujourd'hui, aucun souvenir de ma sortie de boîte. Et

encore moins de la manière dont nous nous sommes rendus chez ce coéquipier de volley d'Alessio chez qui nous avons dormi ce soir-là. Je me souviens cependant de cette chambre au mur-écran cassé et aux vieux draps – vraisemblablement d'une chambre d'amis – où une fois la lumière éteinte Alessio me déshabilla tout en m'embrassant. Ce soir-là, je fis ma première fois avec un garçon. J'étais devenue ce que cette fille qui embrassait Matthias incarnait à mes yeux. Une entité qui se contente de relations de surfaces et de mensonges intéressés pour guider sa vie sentimentale. J'étais devenue une de ces monstres que nous avons tous en nous, celui de l'abandon au paraître et à la conformité.

Pour ce qui est de l'acte en lui-même, et sans aucun doute aidée par l'alcool que j'avais consommé, je n'en garde aucune forme d'appréciation bonne ou mauvaise, agréable ou désagréable. Le lendemain au réveil j'étais nue et seule dans ce lit, la bouche pâteuse, le ventre brassé et un mal de tête d'une intensité que j'avais rarement connu. Il devait être aux alentours de 10h du matin et je me rhabillais avec difficulté, manquant plusieurs fois de tomber. J'allais boire au robinet et ne pus que constater qu'Alessio était parti. Je lui envoyais un message afin de lui demander où il se trouvait. Je n'aurai jamais de réponse, comme aux autres messages que j'ai pu lui envoyer par la suite. Matthias avait raison, il ne voulait que coucher avec moi pour gagner un pari. J'étais là, seule au milieu de cette maison inconnue, me sentant souillée physiquement et moralement de mes actes de la veille. Je ne me souviens pas m'être sentie plus misérable que cette matinée-là.

Cette soirée reste encore aujourd'hui en moi, comme une cicatrice à l'entaille indélébile qui me rappelle jour après jour qu'il vaut mieux parfois demeurer ce que l'on est, plutôt que d'essayer de devenir quelque chose dont on ne peut pas assumer pleinement les actes.